

**RIEF****Revue italienne d'études françaises**

Littérature, langue, culture

**3 | 2013****Varia**

---

## Camus / Sartre

Sandra Teroni

---

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/rief/256>

DOI : 10.4000/rief.256

ISSN : 2240-7456

**Éditeur**

Seminario di filologia francese

**Référence électronique**

Sandra Teroni, « Camus / Sartre », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 3 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/256> ; DOI : 10.4000/rief.256

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Camus / Sartre

Sandra Teroni

---

- 1 Le centenaire de la naissance d'Albert Camus offre l'occasion, entre autres, de revenir sur la question des rapports avec Sartre. Et ce dans l'esprit d'une mise au point qui ne se prétend pas exhaustive mais qui voudrait aider à dépasser les oppositions manichéennes entre l'auteur de *L'Homme révolté* et celui de la *Critique de la raison dialectique*. D'où le choix de privilégier les textes et d'évoquer les contextes historiques respectifs afin de mieux cerner certaines problématiques majeures communes ainsi que les réponses nécessairement différenciées. Car, encore une fois, c'est bien de cela qu'il s'agit : accepter la diversité sans pour autant diaboliser l'autre, en l'occurrence, conclure à la nécessité que la redécouverte de Camus implique le rejet de Sartre. C'est pourtant ce qui se passe et perdure depuis quelques dizaines d'années, en accord parfait avec la fin proclamée des idéologies et la crise avérée de la politique.
- 2 Le témoignage de Vargas Llosa (prix Nobel 2010) est à ce propos intéressant<sup>1</sup>. D'abord parce qu'il marque, de façon discrète mais nette, la fin de l'époque où l'on préférerait se tromper avec Sartre qu'avoir raison avec Aron ou Camus. Le revirement est explicite dans la Préface, datée juin 1981, et va de pair avec des prises de position politiques néolibérales. Mais ces pages forcent le sens du recueil d'articles parus au cours des vingt années précédentes, dont la fonction serait de montrer un itinéraire allant d'une formation intellectuelle sous l'égide du radicalisme révolutionnaire de Sartre à une conversion au « réformisme libéral » de Camus. En réalité le recueil est beaucoup plus équilibré. La « révélation » produite par une relecture de *L'Homme révolté* lors des premiers attentats terroristes, un moment critique de la vie politique péruvienne, invite à relire l'ensemble de l'œuvre de Camus, ce qui le conduit à dresser un beau portrait remontant au 19 mai 1975 (« Albert Camus et la morale des limites »), et à mettre en valeur son actualité par rapport aux questions de l'absolutisme de l'histoire, du pouvoir totalitaire, des excès de folie auxquels peut arriver l'homme dès qu'il n'accepte pas une « morale des limites ». L'article écrit à la mort de Sartre, « Le mandarin », de mai-juin 1980, est en quelque sorte complémentaire : c'est une façon de prendre congé. Vargas Llosa situe et explique le moment de la « désillusion » au printemps 1964, à la lecture des

déclarations de Sartre sur l'impuissance, voire l'inutilité, de la littérature face au scandale d'un enfant qui meurt de faim. Et, tout en contenant des jugements sévères, il développe une réflexion sur le rôle déterminant joué par l'écrivain et le philosophe de la liberté, auquel il rend hommage autant pour son intelligence extraordinaire que pour le courage qu'il a eu de se contredire et de se corriger chaque fois qu'il considérait avoir eu tort. Finalement, le titre *Entre Sartre y Camus* acquiert une double signification: celle d'un parcours mais aussi celle d'une co-présence.

## La reconnaissance à distance (1938-1943)

- 3 « Un roman n'est jamais qu'une philosophie mise en images. Et dans un bon roman, toute la philosophie est passée dans les images ». Par cette affirmation, Camus, en octobre 1938, commençait son compte rendu de *La Nausée* de Sartre dans *Alger républicain*, le quotidien auquel il collaborait depuis un an<sup>2</sup>. Il reprenait presque à la lettre une remarque notée dans ses Cahiers en réfléchissant quelques années auparavant (début 1936) sur ses tentatives d'expression: « On ne pense que par l'image. Si tu veux être philosophe, écris des romans<sup>3</sup> ». En premier lieu, il reconnaissait donc en Sartre un écrivain qui avait la même idée que lui sur le roman : le véritable roman est philosophique. Mais il introduisait aussitôt une réserve, avant d'explicitier son appréciation : à ses yeux, le roman sartrien était déséquilibré sur le versant philosophique.
- 4 De quelques années plus jeune et éprouvant lui aussi certaines difficultés pour trouver une langue, un style pour traduire en images une question qui le hantait, il était en train d'écrire *L'Étranger* et il décidait de mettre de côté le roman auquel il travaillait depuis quelques années<sup>4</sup>. Il se trouvait en somme dans la situation qui avait tourmenté pendant dix ans Sartre à la recherche d'une « mise en forme romanesque d'une idée philosophique »<sup>5</sup>. Sartre l'appelait « Contingence » en langage philosophique ; dans le roman, par contre, il ne recourt pas seulement à l'image de la Nausée mais aussi au terme d'« Absurdité »<sup>6</sup>, celui-là même que Camus traduit dans l'écriture « blanche » qui a suscité l'admiration de Roland Barthes.
- 5 En attendant, il mettait sous presse un chant lyrique qui associait les thèmes du silence de Dieu, de l'absurde et de la révolte à ceux de la beauté du monde, de l'amour pour la vie, de la recherche du bonheur. Son titre était *Noces*, un mot-clé du vocabulaire camusien qui traduit en image l'expérience exaltante de la rencontre du moi avec le paysage méditerranéen. Cela explique la seconde réserve, sans doute encore plus importante, sur *La Nausée*, à cause d'un autre déséquilibre, qui tendait à une représentation exclusivement négative et répugnante de l'homme « au lieu de fonder sur certaines de ses grandeurs des raisons de désespérer ».
- 6 Quand en 1942 *L'Étranger* parut chez Gallimard, tout de suite suivi par *Le Mythe de Sisyphe*, Sartre lui consacra un long article, ambitieux et un peu pédant dès le titre « Explication de *L'Étranger* »<sup>7</sup>, où le roman est lu – et expliqué – à la lumière de l'essai philosophique. Sartre non plus n'épargne pas ses éloges, surtout au roman pour les remarquables solutions formelles parmi lesquelles il met en valeur notamment l'utilisation du passé composé dont l'effet est d'abolir le caractère transitif du verbe, séparé de sa copule. Toutefois, en se référant à l'essai, il conteste non seulement toute parenté mais aussi une claire compréhension des philosophes de l'existentialisme – Jaspers, Kierkegaard, Heidegger – et il compte Camus dans la grande tradition française du conte philosophique, autrement dit à la façon de Voltaire. En quelque sorte il le recale sur le

terrain philosophique. À l'origine de la simplification qui fera fortune « Camus artiste vs Sartre philosophe », nous trouvons justement les deux intéressés<sup>8</sup>.

- 7 Dans cette première phase – à cheval sur la II<sup>e</sup> Guerre mondiale – on peut donc parler d'une reconnaissance mutuelle, mais à distance, fondée sur la centralité pour tous les deux d'une situation existentielle dont les caractéristiques sont la gratuité due à la perte de la totalité, l'éclipse du sens, une étrangeté fondamentale au monde et à soi-même. Une reconnaissance fondée aussi sur la centralité de la lucidité<sup>9</sup>, à savoir sur une prise de conscience opposée à la mauvaise foi, à la routine, à toutes les tentatives de dissimulation et d'évasion de cette condition. Pour tous les deux, cela représente la base sur laquelle construire, le fondement de la liberté du sujet et de sa responsabilité. Sartre, en septembre 39, partait pour le front avec le projet d'un cycle romanesque, *Les Chemins de la liberté*, dans lequel il se proposait de raconter comment Roquentin (le personnage à l'origine devait être le même), face à un événement mondial catastrophique, découvrait la liberté, et avec la liberté l'action. Camus, après avoir terminé en février 41 le triptyque de l'absurde (avec le roman et l'essai, la première version de *Caligula*), projetait celui de la révolte, et depuis l'année précédente, il avait commencé *La Peste*, où le fléau est certes métaphore de l'absurdité qui coïncide avec le sentiment de l'être, mais aussi un rendez-vous avec l'histoire et la nécessité du choix. Ce à quoi il faut ajouter que chacun voyait dans l'autre, autant qu'en lui-même, la capacité d'innover profondément le roman moderne, d'opérer une rupture non seulement avec la grande tradition du XIX<sup>e</sup> siècle mais aussi avec le chef-d'œuvre proustien sans par ailleurs entrer dans l'orbite du récit de Kafka, attentifs plutôt tous les deux à utiliser les techniques du nouveau roman américain et ayant pour modèle formel Stendhal (Sartre, plus ambitieux et sûr de lui, se propose d'être à la fois Spinoza et Stendhal).

## La rencontre et la confrontation (1943-1945)

- 8 C'est au théâtre que Camus, ayant quitté pour quelques jours le Panelier où il se soignait, choisit de rencontrer Sartre : le 2 juin 1943, il se rendait à la générale des *Mouches* dans le grand théâtre Sarah-Bernard arianisé en Théâtre de la Cité<sup>10</sup>. « Malgré les apparences, je ne me sens pas grand-chose de commun avec l'œuvre ni avec l'homme », écrivait-il déjà à Jean Grenier en juillet, avant d'ajouter : « Mais à voir ceux qui sont contre lui, il faut être avec lui ». Il faisait allusion par là au fait qu'il s'apprêtait à participer à une défense de Sartre organisée par *Comœdia* après l'interdiction des *Mouches* dont, à la fin, il ne reste aucune trace<sup>11</sup>. Il travaillait à une pièce, *Le Malentendu*, dans laquelle il mettait toute son ambition à réaliser « une tragédie moderne », à réussir à faire du « tragique en veston », c'est-à-dire innover par rapport à la tendance à emprunter aux Anciens leur cadre ou leurs légendes<sup>12</sup>. Mais au cours de l'année il reprenait aussi *Caligula* qu'à cause du jugement sévère de Jean Grenier il avait renoncé à publier en même temps que *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe* et qui, dans la nouvelle version, s'enrichit d'allusions et de significations politiques voilées, à la manière des *Mouches*.
- 9 L'un et l'autre avaient choisi le théâtre parce qu'il permettait un contact plus direct et plus immédiat avec le public. Pour Camus, il avait signifié dans sa jeunesse une façon de militer : inscrit au Parti communiste, en 1936 il avait inauguré le Théâtre du Travail avec un spectacle « au profit des chômeurs » et l'adaptation (anonyme) du *Temps du mépris* de Malraux, la première œuvre littéraire, en France, à traiter du nazisme et de ses horreurs ; puis il avait réalisé une « création collective » sur l'insurrection ouvrière de 1934 à

Oviedo, *Révolte dans les Asturies*, dont la représentation avait été interdite par le Maire d'Alger sous prétexte que le sujet était dangereux en période électorale<sup>13</sup>. Quant à Sartre, il avait eu la révélation de la puissance du théâtre au Stalag XII D, à Trèves, où, avec quelques prisonniers catholiques (notamment des abbés) devenus ses seuls interlocuteurs, il avait créé et joué, pour Noël 1940, une pièce, *Bariona, ou le Fils du tonnerre*, dans le but de combattre le désespoir et de prôner la résistance<sup>14</sup>.

- 10 Au moment de leur rencontre, en somme, les deux écrivains pouvaient constater qu'ils poursuivaient une entreprise parallèle de réflexion sur la liberté, la violence et le pouvoir, susceptible d'échanges et de stimulations réciproques. Et que, chacun dans son langage et dans son style propre, en débutant au théâtre ils avaient fait le même choix, de jouer sur le paradoxe : réécrire la tragédie du *fatum* qui pèse sur la famille des Atrides en termes de « tragédie de la liberté » ; lire dans la biographie du plus cruel et délirant des douze Césars une « tragédie de l'intelligence », au sens d'une profonde prise de conscience du caractère dérisoire de la liberté humaine et, par là, d'une capacité singulière de tourner en dérision le pouvoir lui-même<sup>15</sup>. En 1943, chez Camus comme chez Sartre, la question morale est évacuée au profit d'une contradiction existentielle ressentie comme prioritaire, en abordant la problématique du meurtre. Celle-ci hante Camus depuis son tout premier roman (*La Mort heureuse*), et Meursault est étranger aux autres et à lui-même jusqu'au meurtre. Placée au cœur de l'action dans les deux pièces de théâtre, elle relève tantôt d'une fatalité identifiée à l'absurde et d'un défaut de communication (*Le Malentendu*), tantôt du scandale qu'est la mort de la personne aimée, déchaînant une réaction qui dépeuple la scène autour du jeune empereur jusqu'à sa propre destruction (*Caligula*). Le meurtre est en tout cas payé de sa propre vie, et il n'est possible qu'au prix d'une extrême abstraction. Quant à Sartre, il aborde la question dans *Les Mouches*, où, privé de tout caractère passionnel, le meurtre, jusqu'à sa forme extrême du matricide, est fait assumer à Oreste comme l'acte par lequel il souhaite se débarrasser de sa légèreté, partager le sort des habitants d'Argos et leur montrer que l'on peut tuer sans succomber aux remords ; quitte à reprendre l'errance dans la solitude.
- 11 Le théâtre allait demeurer un espace privilégié dans leurs relations : en tant qu'espace physique, d'abord – espace de rencontres et d'entretiens au cours des répétitions, espace du plaisir et de l'amitié – mais aussi en tant qu'espace qui leur permettait de partager leur goût du jeu et de la séduction, leur désir d'une communication directe avec le public, leur ambition de forger des mythes pour les temps modernes ; espace, enfin, où ils pouvaient se soustraire au langage péremptoire des rencontres politiques ainsi qu'à la logique propre aux comités de rédaction, où ils pouvaient faire jouer les tensions et les contradictions qui les traversaient, où il pouvaient emprunter des masques pour poursuivre un dialogue discret à distance, fait d'emprunts, d'allusions, de retournements, de textes croisés. Nous le verrons tout à l'heure.
- 12 Pour l'instant, limitons-nous à rappeler que quelques mois après leur première rencontre, Sartre proposa à Camus de mettre en scène *Huis clos* et d'y jouer le rôle principal, et qu'en 1945 ils allaient créer chez Michel Leiris un spectacle sur un texte de Picasso, *Le Diable attrapé par la queue*. Ce furent les années de l'amitié, dont Simone de Beauvoir nous a laissé dans ses Mémoires un témoignage précieux. Sartre souhaitait la présence de Camus dans le comité de rédaction des *Temps modernes* ; et Camus, à son tour, demandait à Sartre (qui depuis 1943 figure parmi les collaborateurs de *Combat clandestin*) un reportage sur la Libération de Paris<sup>16</sup>, puis lui offrait de représenter le journal dans la première délégation de

journalistes invités aux USA (1945). Par ailleurs, Sartre ne manquait jamais l'occasion de reconnaître le talent de Camus romancier et dramaturge, exemplaire à ses yeux de ce nouveau « théâtre de situations » qu'il prônait. Tandis que Camus, de son côté, prenait élégamment ses distances par rapport à l'existentialisme<sup>17</sup>. Et ils menaient maints combats ensemble.

## Controverses et défis (1946-1951)

- 13 Les choses cependant allaient changer dans l'après-guerre, quand au bilan des morts, des crimes, des responsabilités et des complicités vinrent s'ajouter l'épuration et les règlements de compte, les espoirs d'un changement révolutionnaire et la découverte des camps en Union soviétique, l'anticommunisme des démocraties occidentales et le stalinisme, la nécessité de continuer la lutte et le refus de verser encore du sang, l'urgence d'une reconstruction économique et morale et la menace de guerre que faisaient peser la division du monde en deux blocs et la course aux armements. Sous la pression de l'histoire, des choix et des perspectives politiques, le problème moral revenait à l'ordre du jour, sous forme d'opposition entre le relatif et l'absolu, le réalisme et l'éthique, ainsi que comme exigence de concilier individualisme et socialisme, liberté et justice. Et la question de la violence et de la légitimité du meurtre demandait à être formulée en d'autres termes, au sein de la relation des moyens avec la fin. Ce qui entraînait des conséquences sur le plan politique. Les années 1946-47 marquent un tournant, pour chacun des deux, Sartre et Camus, et dans leurs relations, qui demeuraient cependant amicales et respectueuses malgré les premières controverses<sup>18</sup>.
- 14 Au début, c'est Camus qui se montra le plus intransigeant. Au cours d'une soirée chez les Vian, en décembre 1946, il reprocha vivement à Merleau-Ponty (co-fondateur et co-directeur de fait des *Temps modernes*) de justifier les procès de Moscou à propos d'un article « Le Yogi et le Prolétaire » où celui-ci attaquait Arthur Koestler auteur du *Zéro et l'Infini* (traduit en français en 1945) et du *Yogi et le Commissaire*. Ce fut l'occasion de la première brouille avec Sartre<sup>19</sup>. Et puis, Camus n'était décidément pas à l'aise dans un milieu intellectuel parisien où l'existentialisme était devenu un style de vie, de langage et de pensée, et où tous étaient censés posséder la vérité sur tout. À côté de certaines observations confiées dans les Cahiers ou dans la correspondance privée, nous en avons un témoignage dans un divertissement théâtral à la façon de Molière, *L'Impromptu des philosophes* (datable de 1947) : la mise en ridicule des intellectuels vise Sartre lui-même, à partir du nom – « M. Néant » – un faux philosophe qui se révèle être un fou évadé de l'asile. Mais la parodie est parsemée d'allusions auto-ironiques. Et surtout, après avoir signé avec un pseudonyme, Camus renonça à publier son texte.
- 15 Ce qui est frappant pour les écrits de l'après-guerre, si l'on regarde de près les datations, c'est plutôt le dialogue à distance qu'entretiennent les deux écrivains à partir des mêmes problématiques. L'un et l'autre développent une réflexion autour de la condition humaine dans une société désacralisée, et ressentent la nécessité d'un dépassement de l'absurde : pour Camus, c'est depuis le début par la révolte ; pour Sartre, par le projet, montrant par là une analogie de méthode: déblayer, démystifier avant de bâtir, ou vice versa. En tout cas, l'objet fondamental de leur réflexion devient la morale. « Sens de mon œuvre : Tant d'hommes sont privés de la grâce. Comment vivre sans la grâce ? Il faut bien s'y mettre et faire ce que le Christianisme n'a jamais fait : s'occuper des damnés », lit-on dans les *Carnets* autour de la fin 1944 (C, p. 1019). Quant à Sartre, il éprouvait la nécessité

d'élaborer une nouvelle morale, qui serait « une morale de l'authenticité », déjà pendant la drôle de guerre, il l'annonçait à la fin de *L'Être et le Néant*, il y travaillait dans les années 1947 et 1948, la laissant inachevée<sup>20</sup>.

- 16 Au printemps 1946, Camus notait dans ses Cahiers un incipit pour son essai sur la Révolte qui ne sera pas retenu : « Révolte. Commencement: "Le seul problème moral vraiment sérieux, c'est le meurtre. Le reste vient après. Mais de savoir si je puis tuer cet autre devant moi, ou consentir à ce qu'il soit tué, savoir que je ne sais rien avant de savoir si je puis donner la mort, voilà ce qu'il faut apprendre!" » (C, p. 1064-1065). Modelé sur celui du *Mythe de Sisyphe* (« Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux: c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie »), cet incipit signale avec efficacité le changement de perspective par rapport aux notations de 1943 aussi bien qu'au texte de 1945 *Remarque sur la révolte*, dont le but est de définir la révolte métaphysique et qui, finalement, servira de base au premier chapitre de *L'Homme révolté*<sup>21</sup>. Le sens de sa réflexion se précise de plus en plus : confronter les doctrines révolutionnaires à l'esprit de révolte, poser des bornes à la révolte elle-même pour empêcher qu'elle ne devienne meurtrière, combattre le nihilisme et l'extrémisme qui pousse vers la terreur les tenants, marxistes ou autres, de l'historisme<sup>22</sup>.
- 17 En novembre de la même année, avec une série de huit articles réunis sous le titre *Ni victimes ni bourreaux*, il reprenait sa collaboration à *Combat* pour lancer une véritable offensive contre les communistes<sup>23</sup>. En définissant son siècle comme « le siècle de la peur », il en attribuait la responsabilité à la légitimation du meurtre, au réalisme politique, et à l'aliénation de l'homme dans la logique historique. Il rejetait le marxisme pour sa culture de l'abstraction autant que pour son messianisme, responsables de la justification du crime au nom de la raison d'État et d'une justice future. Pour conclure, il proclamait son choix de n'être « plus jamais de ceux, quels qu'ils soient, qui s'accommodent du meurtre » ; et, tout en répétant la nécessité du dialogue, il envisageait comme un progrès que la division « entre ceux qui acceptent à la rigueur d'être des meurtriers et ceux qui s'y refusent de toutes leurs forces » devienne enfin claire (OC, II, p. 436-456).
- 18 C'est sur cette base que se produisit la rupture définitive avec Merleau-Ponty, qui entre-temps avait publié *Humanisme et terreur* (1947). Et peu après, la rupture encore plus retentissante avec un chef historique de la Résistance, Emmanuel D'Astier de la Vigerie, directeur du journal pro-communiste *Libération* (OC, II, p. 457-469). Mais Camus ne pouvait certes pas adresser les mêmes reproches à Sartre. En 1946, dans *Matérialisme et révolution*, celui-ci dénonçait le caractère mythique du matérialisme dialectique et, se réclamant du Marx d'« avant la néfaste rencontre d'Engels », il l'attaquait dans ses fondements : négation de la subjectivité humaine, déterminisme inhérent à la notion de superstructure et à la théorie du reflet, « propos métaphysique » de réduire l'esprit à la matière et d'expliquer le psychique par le physique, ambiguïté de la notion de vérité. Et il lui opposait un « réalisme révolutionnaire » fondé sur les notions de « situation » et d'« être-dans-le-monde »<sup>24</sup>. Dans *Qu'est-ce que la littérature?* il terminait son analyse de la « situation de l'écrivain en 1947 » en refusant à celui-ci la possibilité de se mettre au service du parti communiste : « La politique du communisme stalinien est incompatible avec l'exercice honnête du métier littéraire »<sup>25</sup>. À la suite de quoi, il s'engageait pour quelque temps dans la tentative intellectuelle d'organiser une nouvelle gauche – le Rassemblement démocratique révolutionnaire (R.D.R.) – qui, sans s'aligner sur les

positions du P.C., éviterait toute compromission avec les partis pro-américains, ce qu'on appelait une « troisième voie », européenne ; sans y adhérer, Camus était quand même à ses côtés dans les meetings. Et finalement, quoique avec un certain retard, en janvier 1950 *Les Temps modernes* condamnaient l'existence des camps soviétiques dans un article non signé rédigé par Merleau-Ponty avec l'accord de Sartre<sup>26</sup>.

- 19 1947 marque cependant une date importante pour Sartre, comme il allait le noter plus tard et Simone de Beauvoir le révéler : « À partir de 47, j'ai eu un double principe de référence : je jugeais aussi mes principes à partir de ceux des autres – du marxisme »<sup>27</sup>. Certes, c'est précisément entre 47 et 48 qu'il fait se confronter son héros intellectuel, passé au service du mouvement ouvrier, avec le chef (idéalisé) de ce mouvement, et qu'il crée un drame avec deux personnages principaux. Il le fait à deux reprises. Une première fois avec un scénario pour le cinéma écrit pendant l'hiver 1946 tout de suite après les articles de Camus et la brouille qui les avait séparés pendant quelques mois ; le titre original était *Les Mains sales*, remplacé par *L'Engrenage* quand le premier passa au plus célèbre texte théâtral.
- 20 Comment un révolutionnaire se transforme en despote, produit une opposition qui le renverse et qui répète l'histoire : voilà la question à laquelle un procès où l'accusé est jugé pour ses conduites autant que pour ses choix politiques doit apporter des réponses. À l'intérieur de cette enquête prend sa place la problématique des rapports entre l'intellectuel et le politique, dessinant une parabole qui va de la collaboration à la dissidence et qui aboutit à la mort. Les choix politiques qui amènent à cet aboutissement évoquent les questions soulevées par l'expérience de l'Union soviétique : passage à l'organisation clandestine en vue de la révolution armée, élimination physique de l'adversaire à l'intérieur même du Comité révolutionnaire, massacre des paysans, suppression des libertés, déportations. La métaphore des « mains sales », qui fait dans ce texte son apparition associée à son antonyme « mains pures » – ces « mains pures » revendiquées par Camus dans ses *Lettres à un ami allemand* (1943/44) – traduit avec efficacité le divorce entre l'idéalisme des principes et le réalisme politique. C'est en débattant de la pureté – qui est pureté révolutionnaire autant que refus du crime – que Lucien Drelitsch, écrivain opposé à la violence, et son ami Jean Aguerre, « homme d'action », se confrontent et mesurent la distance qui les sépare à partir d'un idéal commun. Ni l'un ni l'autre ne regrettent leur choix : le chef politique assume tout, dans l'horreur de lui-même ; quant à l'écrivain, c'est une incarnation parfaite de l'intellectuel « pur », encore plus proche de Camus lui-même que de ses personnages. Les deux personnages sont complémentaires : l'un fait marcher l'histoire, qui est histoire de violence ; l'autre joue le rôle de conscience critique, et il est destiné au martyre. L'opposition entre morale et politique est irréductible, comme le répétait, dans une tout autre perspective, l'auteur de *La Trahison des clercs* dont une nouvelle édition mise à jour venait de paraître<sup>28</sup>.
- 21 Cette opposition est confirmée dans *Les Mains sales*, la pièce dont Simone de Beauvoir nous dit que Sartre avait eu l'idée pendant les vacances de Noël 1947 (FC, p. 202) et à laquelle il travaillait lorsqu'un autre texte de Camus, issu de ses recherches sur les terroristes russes de 1905, parut en janvier 1948 dans *La Table ronde* : « Les Meurtriers délicats ». « Terrorisme : La grande pureté du terrorisme style Kaliayev c'est que pour lui le meurtre coïncide avec le suicide (cf. Savinkov: *Souvenirs d'un terroriste*). Une vie est payée d'une vie. Le raisonnement est faux, mais respectable. (Une vie ravie ne vaut pas une vie donnée.)



Aujourd'hui le meurtre par procuration. Personne ne paye. 1905 : Kaliayev. Le sacrifice du corps. 1930: le sacrifice de l'esprit » (C, p. 1083).

- 22 Le but évident est d'opposer au présent, au « temps du meurtre par procuration », où « le terrorisme est devenu confortable », où le meurtrier « est un fonctionnaire délégué », une image mythique et morale de la révolte qui rachète l'acte meurtrier. L'opposition entre les « cœurs médiocres », capables d'oublier l'un des termes du conflit (le caractère nécessaire et inexcusable du meurtre) et les « cœurs extrêmes », entre les « bourreaux philosophes », pour qui la vie humaine n'a aucune valeur, et les « grands cœurs » se refusant à tuer des innocents et en même temps capables du sacrifice suprême de leur vie, cette opposition encadre le récit de l'attentat contre le grand-duc Serge et de la mort de Kaliayev, pour lequel Camus reprend les considérations et les dialogues des Mémoires de Savinkov<sup>29</sup>. Ce texte deviendra, remanié, le chapitre de *L'Homme révolté* portant le même titre. Mais d'abord Camus en fit une transposition en langage dramaturgique dans *Les Justes*, commencé en janvier 1948<sup>30</sup>.
- 23 Tout en se lançant dans un jeu d'allusions et de retournements qu'il aimait bien et qu'il pratiquait depuis toujours, Sartre reformule le problème posé par Camus et le réactualise. D'emblée, il nous propose un personnage dépourvu de tout halo mythique, étranger à la décision d'éliminer le chef du Parti devenu traître de la classe ouvrière aux yeux d'un dirigeant minoritaire ; et il le place dans un contexte de « terrorisme devenu confortable » où le meurtre politique est entré dans la praxis comme solution radicale du conflit politique. Mais en même temps, il relève le défi. Hugo – dans son extrémisme abstrait, beaucoup plus proche des « bourreaux philosophes » que des « meurtriers délicats » – finit par incarner son idée jusqu'à la mort et par payer une vie de sa propre vie, au fond méprisant lui aussi sa propre vie jusqu'à la « nostalgie du sacrifice suprême ». Et, s'étant proposé comme « fonctionnaire délégué » à l'accomplissement de l'acte, il vit quand même toutes les angoisses du tueur face à sa victime, qui est un homme en chair et en os, un homme qui séduit sa femme, qui l'attire et qui l'oblige à se confronter avec ses idées politiques. Encore une fois, Sartre met au cœur de sa pièce la dialectique entre le meurtrier et sa victime, entre le jeune intellectuel désireux de passer à l'action directe et le chef politique, dont il fait un personnage qui a tout autant le droit d'occuper la scène et de faire entendre ses raisons. À tel point que le débat a longtemps tourné autour de la question de savoir qui, des deux personnages principaux, a raison et qui a tort. Il recouvre le premier d'ironie, mais il le dote de la capacité d'exprimer des requêtes non seulement morales mais aussi existentielles. Il interprète le réalisme politique du second comme la capacité de mettre à nu ce que les mots dissimulent, de contraindre une fausse conscience à être confrontée avec la vérité ; mais il lui fait aussi défendre le mensonge et le principe que la fin justifie les moyens. Et il les fait mourir tous les deux de la même main, ce Parti auquel ils se sont voués et qui les condamne pour ce qu'ils sont : le chef politique parce qu'il prétend assumer une initiative non orthodoxe, l'intellectuel parce qu'il prétend décider du sens de son action<sup>31</sup>. Encore une fois, la « pureté », loin de se confondre avec la pureté de cœur des *révoltés* de Camus – à commencer par Caligula, qui se veut « pur dans le mal » – est rappelée pour dénoter l'attitude de l'intellectuel face au réalisme politique du militant, aux « mains sales » qui font l'histoire.
- 24 Le jeu des ripostes ne s'arrête pas là. En présentant sa pièce à la presse, Sartre donna comme source la phrase de Saint-Just : « Nul ne gouverne innocemment » qu'Arthur Koestler avait mise en épigraphe à la première partie de son roman (*TC*, p. 363). Dans *L'Homme révolté* Camus revient sur cette phrase de Saint-Just, dont il donne la version

exacte, « Nul ne peut régner innocemment », et le sens précis (OC, III, p. 161). Et dans *Les Justes*, commencé en même temps que *Les Mains sales* mais achevé pendant l'été 1949 (la première eut lieu le 15 décembre au Théâtre Hébertot), on dirait que Camus réplique à son tour à Sartre en utilisant les mêmes arguments que pour *La Nausée* : inutile de noircir le monde, les terroristes peuvent être nobles et beaux, leur idéal le plus incontestable, mais la contradiction est là et elle est vécue comme un conflit insoutenable dont, seule, la mort peut délivrer. Kaliayev est un héros positif, qui oblige tout le monde à l'admiration ; sa fin, c'est une apothéose.

- 25 La riposte de Sartre sera encore plus nette dans *Le Diable et le Bon Dieu*, où le personnage principal et dominant est l'homme d'action qui, après avoir opéré le mal et avoir triché aux dés pour se donner au Bien – et échouer – renonce à l'absolu et accepte de guider la lutte en homme parmi les hommes. Et pourtant ses tout derniers mots : « Il y a cette guerre à faire et je la ferai » ne sont pas trop éloignés de ceux qui résument la morale du docteur Rieux dans *La Peste* : « Il y a cette maladie et je la combats ». Malgré les controverses, un point est certain : la responsabilité de tout assumer envers tout le monde. Nous sommes au seuil de l'été 51, Camus assiste souvent aux répétitions, et en août la revue de Sartre, pour lancer *L'Homme révolté*, en publie le chapitre sur « Nietzsche et le nihilisme ».

## Le conflit et la rupture (1951-1952)

- 26 Était-ce un dialogue de sourds ? Nécessairement destiné à la rupture car les fondements étaient trop différents ? Telle est l'évaluation qui continue à prévaloir. Pour ma part, elle me semble altérée par l'illusion rétrospective qui consiste à lire le passé à la lumière d'un certain moment du présent. Dans ce cas, le présent de la brouille, violente et retentissante, de 1952. Mais quand bien même on pourrait parler de conflit – plus ou moins latent – pour toute la décennie précédente, il a été non seulement légitime mais aussi de haut niveau, fécond et stimulant. Il ne justifie pas la diabolisation d'un des deux adversaires. Et son issue n'était pas nécessairement une rupture, encore moins dans les formes qu'elle allait prendre.
- 27 Parmi les éléments qui en ont été la cause, il faut avant tout rappeler l'aggravation de la situation politique et des exacerbations idéologiques. Entre 1950 et 1952, le durcissement des coalitions dans une opposition manichéenne et surtout la guerre de Corée faisaient faire un saut de qualité à la guerre froide et alertaient sur la menace d'un nouveau conflit mondial, rendu encore plus dramatique par les armes atomiques et l'utilisation des armes chimiques. Pour Sartre cela marquait un « tournant » encore plus radical que celui constitué par la Seconde Guerre mondiale, un tournant qui lui ferait mettre de côté l'écriture littéraire pour l'intervention politique<sup>32</sup>. Encore une décision prise contre lui-même, commentera Simone de Beauvoir (FC, p. 357-358). Et lui-même, en évoquant ce moment dans un hommage à Merleau-Ponty de 1961, cinq ans après sa rupture avec les communistes (1956, *Le Fantôme de Staline*), il écrira : « Les derniers liens furent brisés, ma vision fut transformée : un anti-communiste est un chien, je ne sors pas de là, je n'en sortirai plus jamais. [...] après dix ans de ruminations, j'avais atteint le point de rupture [...]. En langage d'Église, ce fut une conversion »<sup>33</sup>.
- 28 *L'Homme révolté* paraît à l'automne 1951. La mise en cause de la terreur s'articule en une analyse historique de la révolte et de son évolution depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, voire de sa dégénération dans le nihilisme amenant à la légitimation du meurtre, jusqu'à son

aboutissement aux théocraties totalitaires et au terrorisme d'État du XX<sup>e</sup> siècle. Dans ce mouvement qui fait que la révolte se retourne contre elle-même, se coupant de ses vraies racines et devenant infidèle à l'homme pour se soumettre au devenir historique, le marxisme-léninisme est tenu responsable d'avoir construit « la prison de l'histoire », tout en cultivant « l'ambition métaphysique » d'édifier une cité de l'homme enfin divinisé. Et la révolution, assumant le meurtre et la violence, se voit destinée à se retourner en terreur.

- 29 Le rapprochement du communisme au nazisme en tant qu'univers concentrationnaires<sup>34</sup> n'allait pas de soi, surtout de la part d'un ancien résistant, écrivain de gauche. Et pourtant, déjà dans les années 30 il y avait eu le cas de Victor Serge et la question n'avait pu être esquivée lors du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture en 1935<sup>35</sup>. Mais c'était avant Stalingrad.
- 30 Quand les épreuves de *L'Homme révolté* parvinrent aux *Temps modernes*, en septembre 51, Sartre en confia la critique à Francis Jeanson, dont l'article « Albert Camus ou l'âme révoltée » parut dans le numéro de mai 1952. Même si le jugement dans l'ensemble négatif sur le livre de Camus était partagé par l'ensemble de la rédaction, le choix de Jeanson ne fut pas des plus heureux ni des plus innocents. Déjà en 47, l'année où il avait fait paraître son premier livre sur Sartre, *Le problème moral et la pensée de Sartre*, qui allait marquer le début de leur amitié, Jeanson avait publié deux articles tout à fait défavorables à Camus, le principal représentant à ses yeux d'une « codification de l'absurde » et d'une philosophie du désespoir (« Ce mal du siècle: l'Absurdisme » et « Le mythe de l'Absurde »); il avait ensuite critiqué durement *La Peste*<sup>36</sup>. Jeanson attaque d'emblée Albert Camus : il évoque aussitôt « une certaine inconsistance de sa pensée », persifle son écriture trop littéraire, fustige une « morale de Croix-Rouge », décrète que le livre est un échec quant à sa tentative d'expliquer le passage de la révolution à la terreur, juge la révolte camusienne « délibérément statique », conclut à l'apologie du conservatisme réactionnaire.
- 31 Se sentant non seulement outragé mais aussi blessé, Camus répliqua par une lettre à Sartre auquel il s'adresse avec un « Monsieur le Directeur » et qu'il considère comme responsable de la prise de position de la revue (il ne mentionne jamais le nom de Jeanson). Il se défend, sans aucune possibilité de faire comprendre son raisonnement, et l'attaque à son tour en l'accusant d'asservissement. La réponse de Sartre s'ouvre par un « Mon cher Camus » et se poursuit par : « Notre amitié n'était pas facile mais je la regretterai. Si vous la rompez aujourd'hui, c'est sans doute qu'elle devait se rompre. Beaucoup de choses nous rapprochaient, peu nous séparaient. Mais ce peu était encore trop : l'amitié, elle aussi, tend à devenir totalitaire ; il faut l'accord en tout ou la brouille, et les sans-parti eux-mêmes se comportent en militants de partis imaginaires »<sup>37</sup>.
- 32 Certes il reconnaît ouvertement ce que sa personne, son action de résistant et son œuvre avaient représenté en 45. Mais dans l'ensemble le ton est cinglant, les attaques sont personnelles, comme celle qui consiste à souligner que Camus, au nom de ses origines, prétend être un meilleur interprète du monde des pauvres, et de là, n'être ni contestable ni contesté. Le leitmotiv de l'accusation est le parti pris de l'anti-communisme et la faiblesse de la pensée : « Et si vous vous étiez trompé? Et si votre livre témoignait simplement de votre incompétence philosophique? S'il était fait de connaissances ramassées à la hâte et de seconde main ? »<sup>38</sup>. Jeanson renchérit en ajoutant une trentaine de pages.

33 Tout ce dossier volumineux est contenu dans le numéro du mois d'août. Dans le numéro précédent, Sartre faisait paraître la première partie des *Communistes et la Paix* qui confirmait le choix de son camp. C'est dans ce contexte et pour les mêmes raisons que se situent les ruptures avec deux des personnes les plus importantes de sa vie : Camus et Merleau-Ponty. Il ne reverra plus le premier. La guerre d'Algérie ne pouvait qu'accroître les divergences. Après avoir mis en cause avec sa femme Colette *L'Algérie hors la loi* (1955), Francis Jeanson devenait le premier des « porteurs de valises », créateur d'un réseau clandestin d'aide directe au F.L.N. (1957), et il sera jugé par contumace en septembre 1960. Sartre soutenait inconditionnellement la lutte pour l'indépendance, critiquait la violation des droits de l'homme et la torture en faisant entendre partout sa voix – au théâtre avec *Les Séquestrés d'Altona* (1959) – tandis que dans les manifestations de rue retentissait le cri « Fusillez Sartre » et que l'O.A.S. plastiquait l'appartement où il vivait avec sa mère. Camus, fidèle au principe selon lequel « aucune cause ne justifie la mort des innocents », vivait dans le déchirement des massacres réciproques, exposé aux appels des deux fronts (non seulement celui des Arabes mais aussi celui des Français d'Algérie). Dans les colonnes de *L'Express* (1955-56) – en polémique constante avec un journalisme qui au lieu de fournir une information née sur le terrain préférait hurler et prendre parti – il invitait à distinguer entre les grands colons hostiles à toute politique d'intégration et de justice et les immigrants pauvres, il appelait à la reconnaissance des raisons de l'adversaire en alertant sur la progression irrépressible de la spirale terrorisme-répression, il avançait des propositions de réouverture du dialogue en vue de négociations qui puissent mettre un terme au système colonial tout en garantissant les droits des deux parties, il mettait en garde contre le rêve de l'empire arabe soutenu par l'URSS et l'Égypte. Enfin, à Alger, le 22 janvier 1956 il lançait au milieu des insultes et des menaces des « ultras » un appel à la trêve pour épargner la vie de la population civile et proposait une forme de fédération innovatrice entre les Arabes et les Français. Mais il se rendait compte que c'était trop tard. Il ne lui restait qu'à intervenir, discrètement ou en public, en faveur de nationalistes algériens arrêtés ; et il s'élevait encore une fois contre la peine de mort, avec ses *Réflexions sur la guillotine* (1957)<sup>39</sup>, au moment où s'intensifiaient les condamnations. Jusqu'à ce que, après le Prix Nobel, il décida de faire le point en regroupant ses *Chroniques algériennes* (1958), et de garder le silence.

## La réflexion autobiographique (1953-1960)

- 34 « Si vous me trouvez cruel, n'ayez crainte: je parlerai de moi bientôt et sur le même ton », prévient Sartre dans sa réponse à Camus (*Situations*, IV, p. 122). C'est la première annonce de son projet autobiographique, confirmé dans une interview de l'année suivante en même temps que la rédaction de la Première partie et achevé, avec plusieurs reprises, en une décennie. Toujours sous le titre de *Jean sans terre*, modifié en *Les Mots* uniquement au moment de la publication. Et il est vrai que Sartre ne pardonne rien à lui-même non plus : le livre était destiné à confirmer l'autre versant de sa « conversion », son désenchantement à l'égard de la littérature<sup>40</sup>. Il lui valut le Prix Nobel, qu'il refusa pour des raisons politiques : l'intellectuel engagé n'acceptait pas les distinctions institutionnelles destinées à l'écrivain.
- 35 Camus aussi conçut *Le Premier Homme* – sous forme de roman mais clairement autobiographique – dès 1952, et à partir de l'année suivante il en ébaucha les grandes lignes. Lui aussi pour aller à la recherche de ses origines, pour se retrouver ou renaître de

cette crise, comme il allait le préciser en 59 : « C'est moi-même que depuis presque cinq ans je mets en critique, ce que j'ai cru, ce dont j'ai vécu. C'est pourquoi ceux qui ont partagé les mêmes idées se croient visés, et m'en veulent si fort ; mais non, je me fais la guerre et je me détruirai ou je renaîtrai, c'est tout »<sup>41</sup>. Pour trouver une issue à son isolement dans le milieu parisien et intellectuel, la férocité du débat et de la lutte politique. « Paris est une jungle et les fauves y sont miteux », notait-il en septembre 52 dans ses Cahiers (C, p. 1146), mots qui témoignent de la progression d'un malaise angoissant, alors que le retour de la tuberculose ne lui laissait aucun répit et que Francine, sa femme, commençait à donner des signes d'une grave dépression.

- 36 En décembre il se rendait en Algérie. À son retour il écrivait un très beau récit *Retour à Tipasa* particulièrement éloquent sur l'opposition entre les deux mondes, sur son sentiment d'exil et sur la certitude retrouvée d'être toujours resté fidèle à lui-même et à son monde d'origine : « Au beau milieu de l'hiver, j'avais enfin compris qu'il y avait en moi un été invincible » (OC, III, p. 613). Mais avant d'entreprendre son pèlerinage aux origines, il décidait de s'épurer de tout le poison qu'il sentait autour de lui et en lui. Si les coups de Sartre lui avaient fait si mal, c'est que parfois ils visaient ses points les plus sensibles. Camus les accusa, étant donné la déroute dans laquelle il se trouvait et son habituelle attitude dubitative (envers lui-même en premier lieu) dissimulée par l'orgueil. Il réalisa un portrait d'artiste parodique sous les apparences de Jonas, contraint à être prophète et condamné à se sentir un prophète inapproprié, dans le récit homonyme destiné au recueil *L'Exil et le Royaume* (1957). Puis un de ses récits les plus difficiles et les plus amers *La Chute* (1956), dont le titre évoque le péché originel et dans lequel il confie au long monologue sarcastique et délirant d'un juge-pénitent au nom significatif de Jean-Baptiste Clamence, l'analyse et la mise en cause, sous forme d'aveu, d'un mécanisme pervers de culpabilisation collective et individuelle, des stratégies de pouvoir inhérentes au système du jugement et de la condamnation. Les existentialistes sont certainement les cibles : Camus les désigne par l'expression « juges-pénitents » dans une note de ses Cahiers : « Existentialisme. Quand ils s'accusent, on peut être certain que c'est toujours pour accabler les autres. Des juges-pénitents » (C, p. 1212). C'était vraisemblablement une riposte à l'ironie cruelle de Sartre qui, dans sa réponse, l'accusait d'avoir un comportement de juge et de ne pas savoir renoncer au ton du réquisitoire. Mais la portée est plus vaste : le discours de la duplicité et du jeu de masques, du narcissisme, de la perte de l'innocence et de la hantise de la faute, de la complicité du psychisme humain enfin, concerne tout le monde. À partir de lui-même, soumis à une analyse de soi tout aussi impitoyable et qui n'épargne pas la vie la plus intime, les rapports avec les femmes, la sexualité<sup>42</sup>.
- 37 En attendant, il continuait à parsemer ses Cahiers de réflexions sur son projet de roman. Mais le début de l'écriture à proprement parler se fera encore attendre. Ce n'est que pendant les derniers mois de 59, après s'être retiré à Lourmarin (dans le sud de la France) qu'il parvint à y travailler de façon continue. Sans avoir eu la possibilité de le terminer. Le manuscrit, comme on le sait, était dans sa sacoche parmi les débris de l'accident mortel survenu le 4 janvier 1960 pendant le voyage de retour à Paris avec son ami et éditeur Michel Gallimard<sup>43</sup>.
- 38 Quant à Sartre, il reprit l'écriture autobiographique entre 1955 et 1956, l'année de sa rupture avec les communistes à la suite de l'intervention soviétique en Hongrie, à l'époque où il dénonçait « douze ans de terreur et d'imbécillité » ainsi que « la faillite complète du socialisme en tant que marchandise importée de l'U.R.S.S. »<sup>44</sup>. Puis il

l'abandonna de nouveau pour poursuivre son ambitieux projet de « combler la lacune du marxisme » en le dotant d'une anthropologie et – au galop et à la corydrane – il rédigea la *Critique de la raison dialectique* (1960). Enfin, en 63 et pour des raisons tout à fait contingentes, il décidait de terminer le livre en s'arrêtant à ses années d'adolescence.

- 39 Au moment d'écrire, l'un et l'autre avaient derrière eux un matériau auquel puiser : Camus, des notations et ébauches dont ses Cahiers témoignent à partir d'au moins 1944 ; Sartre, les auto-analyses qu'il avait poursuivies dans et par son « Journal de guerre » en fonction d'un changement souhaité<sup>45</sup>. Et ils envisageaient tous les deux un récit qui aille des origines jusqu'au présent et qui explique respectivement le « monstre » et le « fou » qu'ils étaient devenus dans leur jeunesse. Sur ce terrain aussi bien des choses frappent. Avant tout, les circonstances dans lesquelles le projet a mûri. Mais aussi une certaine analogie au niveau des intentions : reconstruire – en faisant appel au souvenir mais à la lumière du présent – un parcours de formation à commencer par les origines, la naissance, le milieu familial, l'absence du père. C'est le ton qui est extrêmement différent : parodique celui de Sartre, lyrique celui de Camus. Le premier s'acharne sur un milieu bourgeois, l'autre cherche à comprendre où et comment il s'est perdu par rapport à un monde de simplicité et de vérité. Sartre, au départ, intitule la première partie de son histoire « Abel » pour condenser ironiquement dans une image le portrait d'un enfant choyé, gâté, un cadeau du ciel : le frère bon de ce Caïn que Camus avait proposé comme figure symbolique de la première révolte et du premier meurtre. Tous les deux consacrent les pages les plus belles au rapport avec leur mère qui, ayant perdu son propre mari, est réintégrée dans la famille d'origine et privée de tout rôle. Mais une de ces mères introduit son fils au monde de l'imaginaire et de la lecture, par les fables ; l'autre, analphabète et atteinte de surdité, est reléguée non seulement au mutisme mais aussi à un travail de femme de ménage. Tous les deux évoquent l'autorité d'une personne âgée, mais pour Poulou c'est un professeur savant et cabotin qui entretient un rapport de collusion avec le petit génie, alors que pour l'enfant du quartier pauvre d'Alger sa grand-mère évoque les coups de cravache. Tous les deux sont orphelins de père plus ou moins dès leur naissance – pas un père perdu, ou flou, mais une absence radicale – et font de ce déracinement la condition originelle de l'existence. Mais ils réagissent de façon opposée. Sartre revendique crânement d'avoir été gratifié d'un manque d'Œdipe et épargné du destin d'Énée portant sur son dos le vieil Anchise. Camus entreprend une recherche obstinée, sans cesse frustrée, de sa filiation. Et si tous deux se sentent en quelque sorte « traîtres », pour Sartre la trahison est revendiquée comme libération contre la bourgeoisie haïe, alors que pour Camus c'est une émancipation vécue dans la faute, pour avoir sacrifié les valeurs originelles de la beauté et de l'amour.
- 40 Ils sont aussi curieusement unis par le choix de faire remonter leur protohistoire à 1848, aux conséquences de la révolution qui avait établi le triomphe de la bourgeoisie. Dans l'enquête menée par Camus à la recherche de son père, c'est le moment où la France pousse sa population la plus pauvre vers le rêve de la prospérité dans la colonie. Dans l'interprétation de Sartre, qui en fait l'incipit de son récit, elle marque le passage du sacré de Dieu à la littérature, la sacralisation de l'art. Pour Camus la question de l'héritage se pose en termes de rattachement à ce peuple d'émigrants, de « sans terre » à la recherche d'une terre, chassés à nouveau de la terre qu'ils croyaient avoir trouvée. C'est la reconnaissance d'une filiation en tant qu'« étranger », sans lieu. Être devenu un écrivain célèbre est un dédommagement, un acte de justice, vers ce monde d'analphabètes. Pour Sartre, en revanche, l'héritage est à rejeter en tant qu'héritage d'une mystification : la

vision spiritualiste du monde. Par conséquent, si tous les deux trouvent dans l'écriture leur projet de vie et leur salut, *Les Mots* se veut un adieu à la littérature et une entreprise de laïcisation, *Le Premier Homme* une renaissance grâce au retour à l'essentiel, pour enfin créer l'œuvre, qui était encore une œuvre à venir.

- 41 Camus l'avait noté plusieurs fois : cette œuvre à venir devait tourner autour du thème de l'amour. Mais l'absurde se présenterait sous sa forme la plus radicale, celle de la mort soudaine dans un stupide accident de voiture. Cette fois, Sartre écrivit un article bref et intense. Tout en confirmant ses réserves sur l'humanisme de Camus livrant « un combat douteux contre les événements massifs et difformes de ce temps », il reconnaissait que « par l'opiniâtreté de ses refus, il réaffirmait, au cœur de notre époque, contre les machiavéliens, contre le veau d'or du réalisme, l'existence du fait moral », et qu'il avait donc été « indispensable [...] à cette tension qui fait la vie de l'esprit »<sup>46</sup>.

---

## NOTES

1. M. Vargas Llosa, *Entre Sartre y Camus*, Puerto Rico, Ediciones Huracán, 1981 ; repris dans *Contra viento y marea*, Barcelona, Ediciones Seix Barral-Sudamerica Planeta, 1984.
2. A. Camus, « *La Nausée* par Jean-Paul Sartre », *Alger républicain*, 20 octobre 1938, dans *Œuvres complètes*, t. I, J. Lévi-Valensi dir., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 794-796 (dorénavant *ŒC*).
3. Id., *Carnets 1935-1948*, dans *ŒC*, II, p. 800 (dorénavant *C*).
4. Id., *La Mort heureuse*, édition posthume, Gallimard, 1971 ; repris dans *ŒC*, I, p. 1103-1196.
5. J.-P. Sartre, *Œuvres romanesques*, M. Contat et M. Rybalka éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 1699.
6. Id., *La Nausée*, *ibid.*, p. 152-153.
7. *Les Cahiers du Sud*, février 1943 ; repris dans *Critiques littéraires (Situations, I)*, Paris, Gallimard, « Idées », 1947, p. 120-147.
8. « Pourquoi suis-je un artiste et non un philosophe ? », se demande en 1945 Camus, et il se répond : « C'est que je pense selon les mots et non selon les idées » (*C*, p. 1029).
9. « M. Sartre convertit au néant mais aussi à la lucidité », répète Camus dans « *Le Mur*, par Jean-Paul Sartre », *Alger républicain*, 12 mars 193 ; repris dans *ŒC*, I, p. 827.
10. S. de Beauvoir, *La Force de l'âge*, cit., p. 617. Pour les deux parties qui suivent, je me base sur mon article : « Les "meurtriers délicats" face au réalisme politique », dans *Sartre. Une écriture en acte*, *RITM*, n. 24, 2001, p. 91-102, et la Notice des *Mains sales* dans Sartre, *Théâtre complet*, M. Contat dir., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005 (dorénavant *TC*). J'y renvoie pour des analyses plus détaillées.
11. Lettre du 17 juillet, dans A. Camus-J. Grenier, *Correspondance 1932-1960*, Paris, Gallimard, 1981, p. 99. Voir I. Galster, *Le théâtre de Jean-Paul Sartre devant ses premiers critiques*, Tübingen-Paris, Gunter Narr Verlag et Jean-Michel Place, 1986, p. 151.
12. C'est du moins ce qu'il confiait dans une lettre à Jean Grenier, non sans faire allusion à la pièce de Sartre « (Les Atrides, hélas !) », lettre du 20 septembre 1943, dans *Correspondance*, cit., p. 103.
13. Voir la Notice par J. Lévi-Valensi et R. Gay-Grosier dans A. Camus, *ŒC*, I, p. 1207-1210.

14. Sartre raconte cette expérience dans une conférence donnée à New York en 1946, publiée dans la revue *Theatre Arts*, n. 6, June 1946, sous le titre « Forgers of Myths : the young playwrights of France », dans J.-P. Sartre, *Un théâtre de situations*, Gallimard, « folio », p. 63-64. Voir la Notice par J. Ireland et M. Rybalka dans J.-P. Sartre, *TC*, p. 1560-1567.
15. A. Camus, « Le Programme pour le Nouveau Théâtre » (1958), en Appendice de *Caligula* dans *ÆC*, I, cit., p. 451.
16. J.-P. Sartre, « Un promeneur dans Paris insurgé », *Combat*, 28 août 1944.
17. « Non, je ne suis pas existentialiste. Sartre et moi nous nous étonnons toujours de voir nos deux noms associés. [...] Quand nous nous sommes connus, ce fut pour constater nos différences. Sartre est existentialiste, et le seul livre d'idées que j'ai publié, *Le Mythe de Sisyphe*, était dirigé contre les philosophes dits existentialistes », déclare-t-il dans une interview accordée aux *Nouvelles littéraires* du 15 novembre 1945, *ÆC*, II, p. 655-658.
18. S. de Beauvoir, *La Force des choses*, I, Paris, Gallimard « folio », 1963 (dorénavant *FC*), p. 196 : « Nous avons avec Camus d'autres dissensions ; politiquement, il restait tout de même entre nous des points communs ; il avait de l'aversion pour le R.P.F. ; il s'était brouillé (ou il se préparait à le faire) avec Ollivier, rallié au gaullisme et qui écrivait dans *Carrefour*. Moins intime, moins libre que naguère, notre amitié subsistait ».
19. Voir les récits et commentaires de Sartre dans « Merleau-Ponty », *Les Temps Modernes* (dorénavant *TM*), n.s., octobre 1961 ; repris dans *Situations*, IV, Paris, Gallimard, 1964, p. 215-216, et de Beauvoir dans *FC*, p. 157-159 ; *ibid.*, p. 183.
20. J.-P. Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, Paris, Gallimard, 1983 et 1995 ; repris dans *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, J.-F. Louette dir., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010. *Id.*, *Cahiers pour une morale*, Paris, Gallimard, 1983. Sartre continuera de méditer une morale au courant de toute sa vie, notamment dans les années 60, jusqu'au projet d'un ouvrage « à deux voix » avec Benny Lévy (*alias* Pierre Victor), *Pouvoir et liberté*, qui ne verra jamais le jour mais d'où découlera cependant la série d'entretiens présentés par le *Nouvel Observateur* en mars 1980 et publiés posthumes par les soins de B. Lévy sous le titre *L'Espoir maintenant*, Lagrasse, Verdier, 1991.
21. Publié dans le volume collectif *L'Existence* (Gallimard), le texte figure parmi les Appendices de *L'Homme révolté*, dans *ÆC*, III, R. Gay-Grosier dir., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 325-337. La formule est reprise dans l'article « Nous autres meurtriers » paru dans *Franchise*, 3, novembre-décembre 1946 : « Il n'y a qu'un seul problème aujourd'hui qui est celui du meurtre. Toutes nos disputes sont vaines. Une seule chose importe qui est la paix », *ÆC*, II, p. 687. Produisant un effet moins percutant, on retrouve à peu près les mêmes mots à l'intérieur de l'Introduction de *L'Homme révolté*, cit., p. 64.
22. Sur cette évolution, voir les Commentaires de R. Quillot dans Camus, *Essais*, R. Quillot et L. Faucon éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 1609-1630, et les Notices par E. Kouchkine aux *Justes* et par R. Gay-Grosier et M. Weyembergh à *L'Homme révolté* dans *ÆC*, III, p. 1177-1181 et 1213-1221.
23. « Déchirement où je suis à l'idée de faire ces articles pour *Combat* » (*C*, p. 1072). L'année suivante ces articles ont été repris par la revue *Caliban*.
24. J.-P. Sartre, « Matérialisme et révolution », *TM*, juin 1946 ; repris dans *Situations*, III, Paris, Gallimard, 1949, p. 135-225.
25. *Id.*, « Qu'est-ce que la littérature ? », *TM*, février 1947 ; repris dans *Situations*, II, Paris, Gallimard 1948, p. 280.
26. *Id.*, « Merleau-Ponty », cit. p. 1960-1961.
27. Notes inédites citées par S. de Beauvoir, *FC*, I, p. 208.
28. J. Benda, *La Trahison des clercs* [1927], Paris, Grasset, 1945.
29. A. Camus, « Les meurtriers délicats », dans *ÆC*, III, en Appendice de *L'Homme révolté*, p. 338-344.



30. Lettre du 21 janvier à Jean Grenier du Sanatorium du Grand Hôtel de Leysin, en Suisse : « J'ai fui en Suisse voir Michel Gallimard et commencer en même temps ma pièce sur les terroristes russes de 1905 », dans *Correspondance*, cit., p. 140. Le projet était déjà noté autour du mois de juin 1947 : « 1<sup>ère</sup> Série. Absurde : L'Étranger, Le Mythe de Sisyphe, Caligula, Le Malentendu. / 2<sup>e</sup> Série. Révolte. La Peste et annexe, l'Homme révolté - Kalyaev -. / 3<sup>e</sup> Série. Le Jugement. Le Premier homme [...] », C, p. 1084-1085. Pour le récit de la générale, voir S. de Beauvoir, *FC*, p. 273.
31. Attaquée par les communistes, la pièce fut ensuite adaptée en fonction anticommuniste ; à partir de 1952 Sartre en interdisait la représentation, jusqu'à la reprise par le Teatro Stabile de Turin en mars 1964. Voir « Entretien avec Paolo Caruso » dans Sartre, *TC*, p. 366-371.
32. C'est en parlant de la guerre que Sartre utilise l'expression « le vrai tournant de ma vie », dans son « Autoportrait à soixante-dix ans », *Le Nouvel Observateur*, 28 et 30 juin, 7 juillet 1973 ; repris dans *Situations*, X, Paris, Gallimard 1976, p. 180.
33. « Merleau-Ponty », *TM*, n.s., octobre 1961 ; repris dans *Situations*, IV, Paris, Gallimard, 1964, p. 248-249. Déjà dans une interview de juin 1951, il avait déclaré : « Jusqu'à nouvel ordre, le parti communiste représente à mes yeux le prolétariat et je ne vois pas comment cela changerait avant quelque temps [...]. Il est impossible de prendre une position anti-communiste sans être contre le prolétariat » (*Paris presse/L'Intransigeant*, 7 juin 1951). Et au cours de l'hiver 1951-1952, il s'était entouré de nouveaux collaborateurs aux *Temps modernes* : parmi eux, Marcel Péju et Claude Lanzmann qui, d'après Beauvoir, l'aiderent à politiser de nouveau la revue et l'orientèrent vers son « compagnonnage critique » avec les communistes (*FC*, p. 346).
34. Le livre de David Rousset avait paru en 1946 aux Éditions du Pavois.
35. Voir S. Teroni, W. Klein (éd.), *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains, Paris, juin 1935*, Dijon, EUD, 2005. Les *Mémoires d'un révolutionnaire* ne paraissent qu'en 1951 au Seuil.
36. Voir M.-P. Ulloa, *Francis Jeanson*, Paris, Berg International Éditeurs, 2001, p. 103-126.
37. J.-P. Sartre, « Réponse à Albert Camus », *TM*, n. 82, août 1952 ; repris dans *Situations*, IV, cit., p. 90.
38. *Ibid.*, p. 100-101.
39. A. Camus - A. Koestler, *Réflexions sur la peine capitale*, Paris, Calmann-Lévy, « Liberté de l'esprit », 1957.
40. Voir *Pourquoi et comment Sartre a écrit Les Mots. Genèse d'une autobiographie*, M. Contat éd., Paris, Puf, « Perspectives critiques », 1996 et la Notice aux *Mots* par J.-F. Louette dans *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, cit., p. 1271-1308.
41. A. Camus, *Carnets 1949-1959*, dans *ÆC*, IV, p. 1297.
42. Sartre jugera *La Chute* « le plus beau peut-être et le moins compris » de ses livres, dans « Albert Camus », *France-Observateur*, n. 505, 7 janvier 1960 ; repris dans *Situations*, IV, cit., p. 127.
43. Le livre ne paraît que trente-quatre ans après, par les soins de sa fille Catherine Camus, chez Gallimard ; repris dans *ÆC*, IV.
44. Dans une interview accordée à *L'Express* le 8 novembre 1956.
45. Voir A. Spiquel, Notice consacrée au *Premier Homme*, dans *ÆC*, IV, p. 1509-1532 ; S. Teroni, *La construction d'une image de soi à travers biffures et corrections*, dans *Pourquoi et comment Sartre a écrit Les Mots*, cit., p. 321-335 ; Id., « "Palais de glace" et "montreur de marionnettes" : figures du sujet dans l'autobiographie sartrienne », dans L. Omacini (dir.), *Le statut du sujet dans le récit de mémoire*, Padova, Unipress, 1999, p. 111-122.
46. « Albert Camus », cit., p. 126-129.

---

## INDEX

**Mots-clés** : Camus (Albert), Sartre (Jean-Paul), Vargas Llosa (Mario), roman philosophique, morale (question de la), légitimité du meurtre, existentialisme, absurde (l'), révolte métaphysique, marxisme, intellectuel et politique (rapport entre), réalisme politique, guerre d'Algérie, autobiographie, Parti communiste, communisme, théâtre, dialectique meurtrier-victime